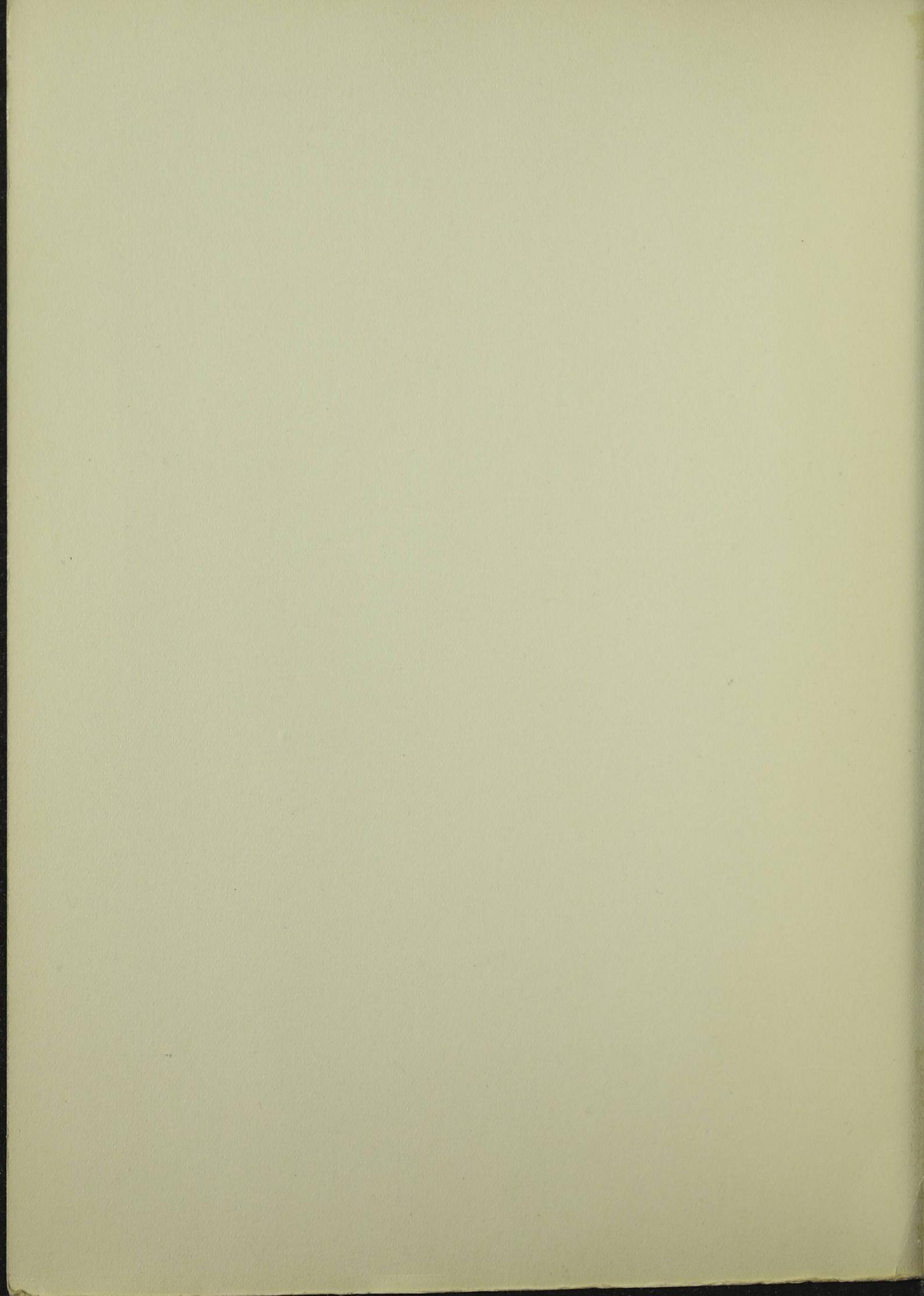


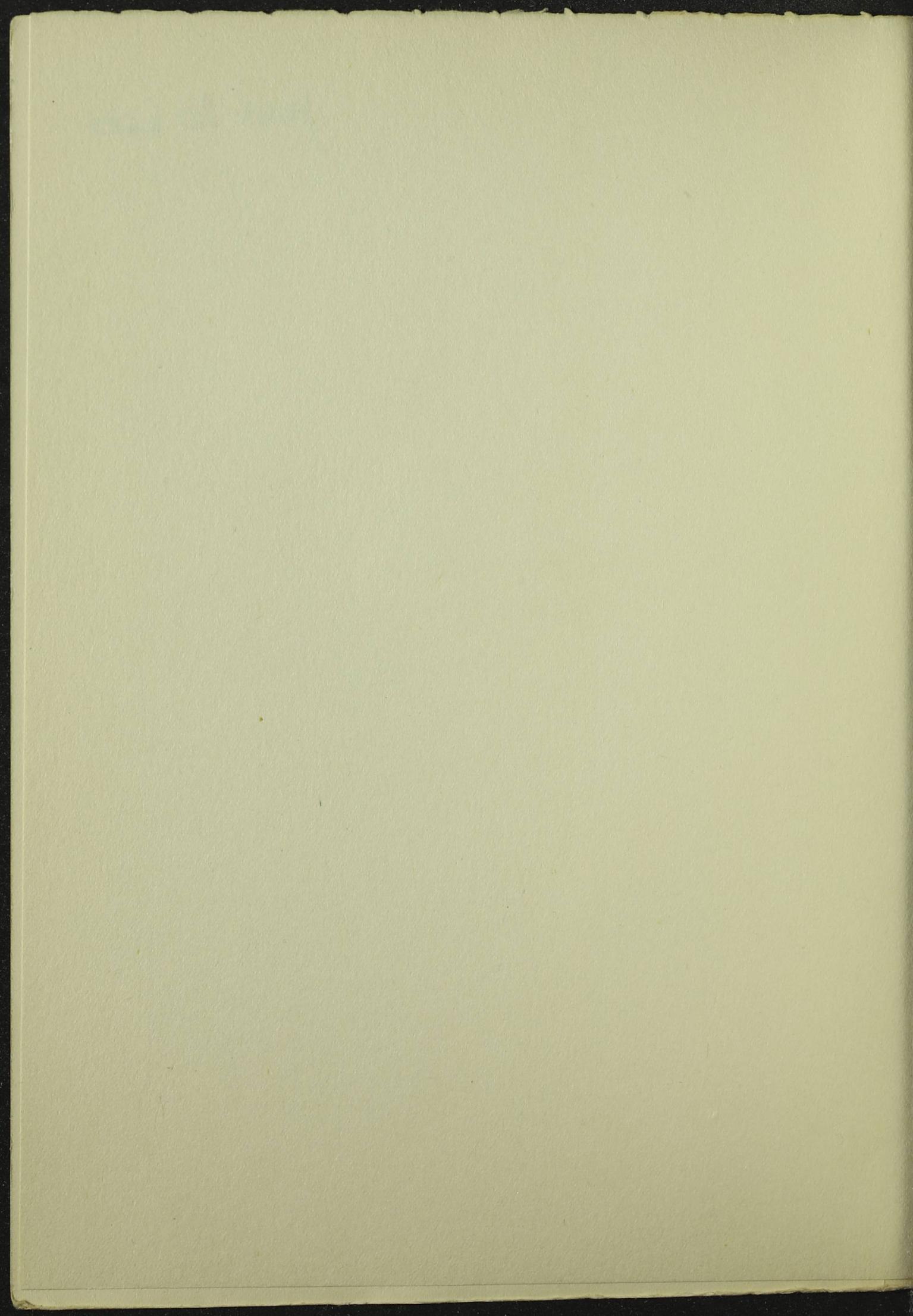
AUGUSTE MARIN

**ODILON - JEAN
PÉRIER**

L'AVANT-POSTE



MUS 20600



**Odilon-Jean
PÉRIER**

Du même auteur :

POÈMES :

STATUES DE NEIGE, 1931 (épuisé).

LE FRONT AUX VITRES, 1934, Prix Verhaeren
(épuisé).

AUGUSTE MARIN

**ODILON - JEAN
PÉRIER**

« A L'Avant-Poste » et chez l'Auteur
25, Rue Africaine, Bruxelles

*Il a été tiré de cet ouvrage : dix exemplaires sur papier
Japon, numérotés de I à X, hors commerce ; cinquante
exemplaires sur papier Hollande, numérotés de 1 à 50.*

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Copyright by L'AVANT-POSTE, 1939.

D'amicales instances m'ont décidé à publier cette causerie (1). Je m'y étais longtemps refusé, ayant le dessein de livrer quelque jour une étude plus fouillée sur Odilon-Jean Périer. Mais n'eût-il été vain et faux de tenter « l'explication » d'un poète ? A la réflexion, je m'en tiendrai à ces pages. Elles furent écrites pour être parlées. J'ai renoncé à les remanier. Comme on se garde de toucher un beau visage endormi, par crainte de l'instant médiocre où s'y inscrivent soudain les signes chiffonnés du réveil.

A. M.

(1) Faite, notamment, à Bruxelles sous les auspices de la *Tribune Poétique*.

Il m'aurait fallu en tout dire à l'ordre
de la chambre. (1) Je m'y suis tout de suite
essayé de donner de l'air pendant tout un siècle
plus fouille sur l'édifice Jean-Louis. Mais n'oublie
pas que c'est tout de l'ordre « l'explication » d'un
pacte ? A la réflexion, je m'en rendrais à son
pays. Elles furent toutes pour être parties. L'air
renchérit à son renchérissement. Comme on se garde de
toucher au deux étages, surtout, car certains
de l'instant, surtout en s'y insistant certains
les signes extérieurs du travail.

A. M.

Il m'aurait fallu en tout dire à l'ordre
de la chambre. (1) Je m'y suis tout de suite
essayé de donner de l'air pendant tout un siècle
plus fouille sur l'édifice Jean-Louis. Mais n'oublie
pas que c'est tout de l'ordre « l'explication » d'un
pacte ? A la réflexion, je m'en rendrais à son
pays. Elles furent toutes pour être parties. L'air
renchérit à son renchérissement. Comme on se garde de
toucher au deux étages, surtout, car certains
de l'instant, surtout en s'y insistant certains
les signes extérieurs du travail.

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai l'inquiétude et le tremblement de celui qui pourrait commettre une mauvaise action.

Il y a toujours péril à parler d'un poète. Certains êtres, il faut les aimer de loin, d'aussi loin que le silence. Mais vient ce temps où nous cédon's enfin : un démon secret descelle nos lèvres. Et la pauvreté des mots nous brûle de honte.

Odilon-Jean Périer m'écoute dans l'exil hautain de la mort. Qu'il se souvienne un peu de notre terre, de notre étrange faiblesse, et s'il m'arrivait de le trahir, qu'il me pardonne. Je viens ici dans le dessein très haut et très humble à la fois de lui gagner quelques amis. Et rien ne le touchait plus que l'amitié.

Odilon-Jean Périer naît à Bruxelles le 9 mars 1901. Il est le petit-fils du général Thys, pionnier du Congo, et fils d'un colonial notoire.

« De grandes énergies, me confie Mélot du Dy, avaient en peu de générations élaboré cette figure exceptionnelle, cet habitant de ce monde et d'un autre. »

La naissance le place ainsi dans un milieu de fortune et de rang contre lequel, aussitôt, il va réagir. René Verboom veut voir dans cette attitude « la mesure idéale du poète » et il ajoute : « Dans une époque aussi misérablement matérielle que la nôtre, alors que la jeunesse bourgeoise — et même l'autre — prend brutalement ses grades et ses bénéfices dans la finance et ses innombrables annexes, Odilon-Jean Périer, situé au cœur même de la boule d'or, s'en évade et touche aux oiseaux et suit les couleurs et s'éloigne dans des chemins musicaux, entre l'amitié et l'amour. »

Odilon-Jean Périer choisit la meilleure part, la plus incertaine aussi.

La poésie est en lui et ne coule-t-elle dans son sang même ? Sa mère, Jeanne Périer-Thys, écrivit pour ses enfants plus que pour d'autres

ces proses fragiles intitulées : *Pendant qu'on dort...* Elle garde son fils dans la voie admirable. Et lui dira plus tard : « Je vous propose une loi d'or : ce qui est difficile à faire vaut d'être fait. Ce qui est facile est vain. »

J'ai tenu à rapporter tout de suite ce trait qui éclaire un visage et situe un tempérament.

Je ne révélerai pas grand'chose de la vie d'Odilon-Jean Périer. Il appartient à ses amis de nous la dire, à l'heure qu'ils choisiront. Trop de contingences l'entourent aujourd'hui, trop de vivants sont encore mêlés à ce mort.

Pour ma part, je tenterai seulement d'indiquer les lignes maîtresses d'un portrait psychologique. Je recompose une image à travers des livres, des écrits, la part publique de quelques confidences. Mon propos est d'essayer une modeste introduction à l'œuvre d'Odilon-Jean Périer. J'aimerais seulement créer un climat, indiquer une optique, préparer vos cœurs à recevoir un beau message.

Telle est l'œuvre et la vie d'Odilon-Jean Périer que Pierre Fontaine a pu prétendre :

« Le titre de chacun de ses livres pourrait être le titre de sa vie. »

Redisons ces titres pour leur seule beauté :

Le Combat de la neige et du poète.

La Vertu par le chant.

Notre Mère la Ville.

Le Citadin.

Le Passage des Anges.

Le Promeneur.

Je n'irai pas chercher plus loin. Simple-
ment, nous allons suivre cette œuvre et nous
nous efforcerons d'en découvrir les mobiles
essentiels. A chaque ouvrage, je mettrai l'accent
sur une face plus particulièrement aiguë de la
pensée de Périer. Bien sûr, il y a là un arbitraire
que je ne me dissimule pas. Périer n'a pas vidé
l'un à la suite de l'autre les problèmes de sa vie.
Chaque fois qu'il écrit, c'est lui-même tout
entier qui est en jeu et s'abandonne pleinement.
Mais chaque livre néanmoins met en relief un
instant de son existence intérieure. On voudra
bien admettre dès lors que je présente un par un
les témoignages les plus significatifs du poète,
mais on tiendra cette méthode pour ce qu'elle
vaut : une ruse de commentateur.

Le *Combat de la neige et du poète* annonce d'emblée le débat primordial d'Odilon-Jean Périer : son goût extrême de la pureté.

Il faut préciser le sens du mot.

Il s'agit bien d'une qualité au-dessus de l'homme vers laquelle il est irrésistiblement tendu. Cet appel engage ses forces entières et sollicite la hiérarchie complète de son être. Etat de l'âme d'abord, la pureté commande toutes les activités subalternes et Périer la poursuit à travers tout lui-même. De là, sa retenue sensible à l'égard de ce qui l'entoure et cette position de défense qui le marque si profondément. Il lui semble qu'une prise épaisse sur les choses et les êtres les laisse soudain diminués ou détruits. Il y va de leur existence. Nulle précaution n'est superflue pour la sauvegarder.

Tout cela est fait d'un éminent respect pour le monde et témoigne de la dignité que Périer confère à l'homme dont chaque chute demeure inexcusable. A ce degré, la vue devient large, puissante et d'une singulière netteté. Pour avoir pris ce poste des hauteurs, pour s'y tenir malgré de fines blessures, le poète n'échappe plus à sa propre grandeur. Le ton peut descendre à la

plus sourde humilité, toucher la confiance : le chant est libre, il monte.

A un « examen de conscience » organisé par les *Cahiers du Mois*, il répondra : « La pureté n'est pas humaine. Mais je ne puis adorer qu'elle : et de telle façon que tout ce que j'aime me soit enfin inaccessible. »

A tel point, ajoutera Eric de Haulleville, que « le problème qu'il ne pouvait pas résoudre et qui lui fait considérer la vie comme insupportable à garder était celui-ci : Comment peut-on serrer dans ses bras la femme que l'on aime ? N'est-ce pas elle justement que l'on devrait se garder de toucher ? »

Ainsi, aura-t-il une appréhension réelle pour l'amour dans son acte et il confesse :

J'allais défaire enfin cet ouvrage sans pair
Donner à mon amour sa figure de chair...

Une distinction aussi rare et de pareille nuance dévoile la qualité d'une âme et la fraîcheur de sa grâce. Périer est transparent et doux comme les sources. Il avoue avec moins d'orgueil que de vérité :

Amis d'hier...

Je vous parle de moi,
Il fait beau.

Oui, il devait faire beau quand Odilon-Jean Périer parlait de lui. Car il parle avec les mots de l'origine. On verra combien est simple le vers de Périer et de quel souci de dépouillement il est possédé. Par crainte de souillure, par acharnement à conquérir la pureté.

La poésie est pour lui un moyen admirable et comme l'instrument même de la perfection. Il en a fait le sel de sa vie.

Le second recueil de vers qu'il publie est presque une profession de foi. Il le nomme : *La Vertu par le chant*, ce chant qui le délivre et lui permet de s'accomplir. La poésie n'est pas pour Périer un divertissement futile, un art du dimanche, un talent de société. C'est une lancinante nécessité, un besoin du cœur, une raison d'être. J'insiste un peu sur cela, car il s'est fait dans l'esprit de certains un malentendu assez grossier.

Si l'on apprécie les formules, deux mots résument Odilon-Jean Périer : grave et léger.

Grave parce qu'il est poète, pris et mordu par la vie et qu'il sait bien, hélas ! qu'elle mérite quelque sérieux.

Léger parce qu'il a gardé de l'enfance le goût des jeux et que Périer aimait jouer.

Ainsi prenait-il plaisir à écrire avec des amis des pièces de théâtre absurdes et absolument folles, d'un humour mécanique et ridicule, jamais publiées bien entendu. N'oublions pas que Périer vécut les années où la poésie subit sa crise la plus grave. C'est l'époque des trop fameuses écoles en « isme » : dadaïsme, cubisme, futurisme, surréalisme. On ne jurait que par l'écriture automatique, le subconscient, le vers somnambule et la grande magie du demi-sommeil. C'est une première marque de l'authenticité du signe poétique chez Périer qu'il n'ait jamais succombé à ces multiples tentations. Il les tient seulement pour distractions aisées et passe-temps frivoles.

Cependant, il fut toujours troublé par certaines coïncidences et les malices du hasard ne le laissaient point indifférent.

Il fut très préoccupé en un temps par la création d'un jeu, calqué sur le jeu de cartes. Il y avait cinquante-deux cartes parmi lesquelles trois blanches, trois noires, une étoilée. Sur les autres, Périer avait fait imprimer des mots ou de courtes phrases choisies pour leur sens incantatoire. Par exemple : « bouche d'or », « de quoi pleurer », « l'amitié », « la poésie », etc.

Le jeu se jouait seul ou à plusieurs. On pensait à quelque chose ou à quelqu'un. On mêlait les cartes, puis on en abattait autant, par exemple, que le prénom de la personne à qui l'on pensait comportait de lettres. Le sort livrait ainsi une réponse mystérieuse et troublante comme un oracle.

Je ne sais s'il faut y ajouter crédit, mais dans une lettre à un ami, Périer, qui avait expérimenté son jeu en songeant à lui-même, apporte ce résultat étrange : sortit d'abord une carte blanche ; puis la carte portant les mots : « tu mens » ; puis la carte étoilée ; enfin celle où était inscrit : « c'est bon pour mourir ».

« Carte blanche, tu mens, carte étoilée, c'est bon pour mourir » ? Trop bien, trop vrai sans doute pour l'être réellement.

Mais tout cela, je le répète, est passe-temps gracieux. Périer aimait la poésie avec une autre force, il sait lui rendre d'autres honneurs moins fabriqués, plus substantiels.

Déjà, la *Vertu par le chant* marque l'harmonie souveraine de sa dévotion. La prosodie et la pensée se soutiennent dans le même équilibre. Poésie vivement enracinée et de quelle simplicité.

Ecoutez le prestige, la résonance, l'humilité
aussi de cette

PRIÈRE POUR ÊTRE SAGE.

Ah ! ne me soyez plus, orgueil, d'aucun secours.
Cet hiver épuisant me laisse trop sincère
et j'ordonne avant tout une force sévère
à mon cœur fatigué d'inutiles détours.

Il ne me reste plus qu'un misérable amour
et le secret de l'Ange égaré sur la terre ;
mais écoute ! Je sais une route légère,
j'imité Dieu avec ce rire de velours...

Que ferais-je à présent de votre lourde vie ?
Montrez-moi le chemin des vagues endormies,
laissez-moi découvrir un rivage inconnu ;

et que m'agenouillant sur ces plages parfaites
par le bruit d'un poème et des eaux satisfaites
la grâce de la mer augmente ma vertu.

« ... La grâce de la mer augmente ma vertu. »

Périer eut foi dans la mer. On peut voir loin
devant elle. Il vécut beaucoup au Zoute, dans la
villa familiale du Bois-Tordu. Là, il éprouvait
vraiment sa vie :

Paysage marin, le seul où je sois libre,
Qui parle mieux qu'un homme, avec plus de grandeur...

La mer, il la cherche partout, à Cannes,
à Naples, à Villefranche, où elle est, dit-il,

la plus belle et presque inhumaine. De Villefranche, il envoie des lettres exaltées et bien plus pour répéter la louange de la mer que pour parler de Cocteau, Stravinsky, Man Ray ou Kiki de Montparnasse qui séjournent également à l'hôtel où il est descendu.

Mais plus encore que l'enfant des sables et des coquillages, il reste l'habitant des villes et d'une surtout, élue entre toutes : Bruxelles. « Je me reconnais à Bruxelles », écrit-il.

La famille Périer résidait rue Defacqz, cette artère perpendiculaire à l'avenue Louise pour laquelle Périer avait une grande prédilection. Il la voit de sa fenêtre :

Haute fenêtre d'or où ma ville s'appuie...

Il écrit encore : « Le vent prend la place des promeneurs et joue avec les feuilles mortes, les automobiles vivantes. Je n'ai garde d'oublier les marronniers de cette avenue, que l'on ne saurait trop aimer. Ils respirent de toutes leurs forces, ils tiennent de la place, ils sont à Bruxelles ce qu'est la Seine à Paris, le Vésuve à Naples. Beaucoup de Bruxellois ne l'ont jamais su. »

En 1922, il a vingt et un ans, Périer publie son troisième recueil de poèmes et il l'appelle *Notre Mère la Ville*.

Littérairement parlant, je considère ce livre comme le moins parfait du poète. Le métier en est moins sévère, la signification plus menue. Il y règne un disparate gênant, et ce défaut d'unité dans la composition comme dans l'esprit diminue singulièrement sa prise sur le lecteur.

Certes, il n'est pas exempt de beautés, quelques vers étonnants y éclatent ici et là, mais le ton en est moins spontané et il entre dans les meilleurs poèmes une « littérature » qui nuit à leur transparence.

Vous le sentirez bien, sans pour cela ne pas remarquer la solidité architecturale du poème, en entendant

INDULGENCE DES PARQUES.

Pour ma sœur aux grands yeux dont les jambes nourries
Au soupirail doré de la boulangerie
S'écartent, recevant dans toute sa chaleur,
Odeur du pain chéri, votre sombre douceur;

Pour cette autre — qui vint de places plus honteuses
Secouer à son bras un voile d'eaux fumeuses
(Afin qu'il se reprenne à ce jeu méprisé)
Sur notre amour lui-même, ignorant et brisé;

Pour cette autre — adorant une ombre délectable
Et le sel de ses jours éperdu sur le sable —
Plus pure que ses sœurs — plus inhumaine, hélas !
Pour les Parques chantons, nos fruits entre les bras.

— Mais qu'on enseigne aux Dieux le charme de la Vie,
Et laissez mourir seuls ceux qui ont cette envie.

Deux ans plus tard, Odilon-Jean Périer renie ses œuvres antérieures. Tout le monde a passé par là et quel poète ne rougit en pensant à certains de ses premiers vers ?

Pourtant, bien des poèmes du *Combat de la neige et du poète*, de la *Vertu par le chant*, de *Notre Mère la Ville* ne méritent pas cet injuste oubli. Mais qu'on voie là une preuve de l'incessante sévérité que Périer montre à l'égard de lui-même.

Au seuil de sa nouvelle œuvre : *Le Citadin* ou *Eloge de Bruxelles*, Périer place un avertissement d'une sympathique impertinence :

Très tôt le goût de la louange et sa vanité singulière conduisirent Odilon-Jean Périer à publier des livres. Un lecteur bienveillant, s'il eut du temps à perdre, connaît de ce poète deux et peut-être trois recueils anthologiques. On en retrouvera plus loin une dizaine de vers au plus.

L'auteur demande à ses amis de tenir ce poème pour l'édition revue, voire définitive, de ses premiers ouvrages. Libre aux messieurs bibliophiles de conserver à tout hasard ou comme une curiosité ces recueils de brouillons choisis. L'auteur n'a rien à faire avec de tels lecteurs. Mais il a

pensé que sa ville, ses amis, ses amies valaient d'être chantés avec soin, et ses dieux.

Il s'excuse du ton assuré de cette note; mais enfin il a fait honnêtement son ouvrage, et comment cacherait-il qu'il est content de lui ?

8 janvier 1924.

Ne peut-il être content de lui le poète qui, trois pages plus loin, nous donne des vers comme ceux-ci qu'on ne se lasse point d'entendre ?

Je t'offre un verre d'eau glacée
N'y touche pas distraitement
Il est le prix d'une pensée
Sans ornement

Tous ces plaisirs de l'amitié
Combien cette eau me désaltère
Je t'en propose une moitié
La plus légère

Regarde Je suis pur et vide
Comme le verre où tu as bu
Il ne fait pas d'être limpide
Une vertu

Plus d'eau Mais la lumière sage
Donne à mon présent tout son prix
Tel, un poète où Dieu s'engage
Et reste pris

La perfection suprême de ces strophes n'a pu vous échapper. Il y règne une mesure et ce ton retenu qui font la grâce du poète. Mais le chant du *Citadin* se poursuit :

Je ne chanterai pas très haut ni très longtemps.
C'est à mon plaisir seul, à vous que je m'attends
Égalité du cœur, honnête poésie.

Je ne sais ce qui me retient de continuer. L'audition de ces vers est mille fois plus probante que tous les commentaires que je pourrais tisser autour et alentour. Mais je ne puis me dérober à ma tâche. Le *Citadin*, qui embrasse les thèmes essentiels d'Odilon-Jean Périer, me sera prétexte pour laisser un peu l'homme et saisir le poète. Au fait, je ne quitterai pas l'un pour l'autre, car je les retrouve pareillement et bellement confondus.

Toutes les qualités de sa vie, elles sont encore dans son art de poète. Puis-je, sommairement, effleurer quelques problèmes de métier ? Il en est un surtout qui me tient à cœur.

Des discussions s'élèvent périodiquement sur la valeur de la prosodie libre et de la prosodie régulière. Certains mènent joyeusement au tombeau le cher vieil alexandrin et annoncent avec fracas la mort des métriques dites classiques. Ces éclats, à mon sens, sont purement oiseux : le choix d'une forme d'expression est affaire de tempérament. Périer, quant à lui, croyait à la

nécessité d'une discipline stricte. Il s'impose une règle. Et voyez le parti qu'il en tire. Voici la véritable nouveauté : Périer a brisé le mètre classique de sa rigueur guindée, de ce qu'il a pu avoir de solennel et de faux. Par exemple, il vide l'alexandrin de son penchant à l'éloquence, à l'enflure oratoire. Il reste maître des nombres et des rythmes. Les syllabes se nouent sans trompe-l'œil. Le vers retrouve sa belle et franche nudité.

Si l'on aimait la dissection, on pourrait sans crainte analyser beaucoup des vers de Périer. Ce n'est pas une césure, le nombre limité des syllabes qui peuvent faire dévier sa pensée ou la course de son inspiration. Au contraire, la pensée trouve son déploiement naturel entre ces rives soigneusement ordonnées.

Ainsi, le poète mène-t-il les éléments de son inspiration à l'existence de la chose écrite. Et le poème vit parce qu'il reste poème inspiré étant poème écrit.

Avec quelle joie, j'aimerais indiquer la réussite du *Citadin*, mais ne vais-je pas avouer plutôt avec Périer :

Arbres, rose, pelouse, il n'est rien qui ressemble
A l'édifice pur que vous formez ensemble,
Mais combien difficile à ne point abîmer...

J'abîmerais le *Citadin* en voulant redire
avec des mots pauvres et trébuchants ce que
Périer chanta dans sa langue aisée et sonore. Le
Citadin, c'est la vie quotidienne du poète, le cadre
dans lequel il se meut, la ville qu'il habite avec
ses passants, ses cafés, ses avenues, les maisons
de ses amis, de celle qu'il aime... Tant de vérité
me touche profondément. La poésie n'est pas dans
les chemins inexcusables. Poète qui, comme
Périer, la trouve, mûrissante et choisie, au milieu
de lui-même.

Heureux de son ouvrage, Odilon-Jean
Périer termine ainsi le *Citadin* :

Au terme aérien d'un jour sans aventure
Entre mes doigts s'achève un ouvrage d'eau pure
Et je baisse la voix, comme le soir se fait.
Que ma ville repose, elle a dit son secret :
Voici tout le dessin de son meilleur visage.

Comme la mer unit une facile plage,
Comme d'une amoureuse on lisse les cheveux,
Un instant sage encor, sage et silencieux,
Je contiens ma chanson, ma fortune ignorée...
Mais elle s'est de moi doucement détachée;
Les mains vides, j'entends se perdre ses oiseaux...
Libre et seul, je connais le prix de mon repos :
Quelle paix sur ma ville et quel air d'innocence...
Mes vers portent en eux leur pure récompense.

Les années qui vont suivre — 1925, 1926 — apportent beaucoup à Périer dans l'ordre de la joie, mais aussi dans celui de la peine.

En 1922, il avait fait son service militaire, apparemment avec une conscience méticuleuse encore qu'il ait gardé de ces temps barbares une blessure intérieure. Eric de Haulleville, qui fait sa connaissance au camp de Beverloo, a rapporté dans un très beau numéro de la revue carolo-régienne *Sang Nouveau* « comment Périer était assis sur son matelas recourbé, les pieds sur le treillis du lit, le couteau droit dans une main, du pain aux sardines dans l'autre, menaçant et ridicule, prêt à tuer et à fondre en larmes ».

Sa santé, de tout temps fragile, est entamée par le rude inconfort de la caserne, la fatigue des exercices. Là, il contracta une angine qui, mal soignée à l'hôpital militaire, finit par dégénérer en péricardite rhumatismale. Certains jours, Périer souffre de rhumatismes aux doigts à telle enseigne qu'il ne peut plus tenir la plume.

Assurément, ce tempérament débile lui pèse par moments. Il envie les grands garçons souples et forts, les athlètes. Un jour, il déclare : « Je donnerais toute ma poésie pour être champion

de tennis. » Mais c'est là boutade de celui qui a pu confier à un ami : « Je rencontre la poésie à chaque détour de ma vie. Et l'amitié. Et l'amour. Et le courage. »

Le bonheur envahit Périer comme une lame de fond. Il rencontre celle qui va devenir — avec quelle admirable sollicitude — la compagne de ses jours et de ses nuits. Je ne crois pas être indiscret en lisant comment il évoque sa fiancée dans une lettre à un ami : « Quand je parle d'une jeune fille pure, qui me semble hors d'atteinte, c'est à elle que je pense ... Maintenant, nous sommes deux. Ça va être à la fois beaucoup plus facile et beaucoup plus difficile. » Et le 2 septembre 1926, il envoie ce mot qui traduit si bien son besoin de se partager : « Je me marie dans une heure. Je suis heureux. »

Cependant, Périer a écrit le *Passage des Anges*, une œuvre en prose mêlée de vers où, quoiqu'il s'en défende — c'est le jeu — il y a une part importante d'autobiographie. Tout au moins est-ce, transposé sur le plan de la poésie et de la fantaisie amère, tout ce que Périer pense du monde et de la condition de l'homme.

Voici, réduit à ses nervures principales et, je l'espère, sans trop le déflorer, l'argument du livre :

Une chaleur torride pèse sur la ville envahie un jour par d'étranges émigrants, des Anges. Ce phénomène jette le peuple dans quelque stupeur. Mais la raison raisonnante veille : les Sages, les Philosophes, les Savants, troublés dans leurs calculs, organisent la défense.

Ils instaurent la Terreur :

Défense de raconter ses rêves ! de s'exprimer en vers ! de chanter ! de danser ! — Extermination des oiseaux.

Les superstitions furent traquées. Puis décrétées obligatoires, par dérision. Le Père de famille, en se mettant à table, fut tenu de renverser une salière sur la nappe et, si possible, de blasphémer. Des bandes de chats noirs hantèrent les parcs publics. On brisait les miroirs, par ordre. Chaque Vendredi Treize fut jour de fête légale. — Tout cela, sérieusement.

Les regards étaient lourds, les fronts chargés de rides.

Il ne s'agissait plus de jeu, d'amour, ni de plaisanterie.

Il ne s'agissait plus de sourire, mais, sur toutes choses humaines, — de ricaner.

Ces mesures furent presque superflues. Les Anges ont vite appris à devenir des hommes. Ils prennent du ventre, de la barbe et des maîtresses peu compliquées. Les Sages, les Philosophes, les Savants triomphent. On fête leur

victoire. Un dimanche, on promène dix vieillards dans une automobile rouge, à travers la ville pavoisée, pour l'édification des masses et le succès des sciences méthodiques. Mais au détour d'une avenue, dans un jardin public, — horreur ! — trois Anges sont encore là qui sont passés inaperçus, qui sont restés des Anges de la meilleure qualité. Ils s'appellent Alpha, Michel et Misère.

Je cite Périer :

Trois Anges marchent sur la terre
Et nous regardent dans les yeux.
Danse, aventure élémentaire,
Que peut-on désirer de mieux ?

Bien habillés, sans cris, sans ailes,
Sont-ils plus discrets qu'il ne faut ?
— Reconnaissez des mains si belles,
Cette grandeur dans le repos...

— Des Anges sont entre les hommes.
Qui ose dire : peu m'importe ?
— (Cache les rêves qu'on te donne
Et le nom d'ange que tu portes.)

On ne songe pas à les exterminer. Qu'ils courent leur chance.

L'Aventure recommence.

Michel est le premier perdu. Il a suffi d'une marchande de fleurs, d'une femme facile. C'est bien un homme.

Misère s'enlise plus lentement, avec plus d'expérience. Il se souvient qu'il est un Ange et renonce au moment qu'il va tomber. Mais, un soir, il cherche sa joie autour d'un corps qu'il a trouvé plus divin que les autres. C'en est fini.

Il retrouve Michel. Tous deux se marient et finissent par passer des soirées en famille à parler de la pêche à la ligne et des talents culinaires de leurs épouses respectives.

Reste Alpha, le dernier Ange qui n'ait pas succombé. Il n'a pas le goût des hommes. Or, un jour que le Tyran qui règne sur la ville s'offre en spectacle à son peuple, Alpha intervient et tient ce langage à la foule :

Petits frères, petites bêtes, petits hommes — foule attendrissante que je ne puis regarder sans rire — combien tu es naïve ! Combien tu es facile à contenter !

Hommes ! qu'il y a de choses à faire dans une vie d'homme et que vous vous décidez vite à dormir, sans plus, ah que vous renoncez sans peine à votre beau pouvoir...

J'ai essayé de m'amuser comme vous, petites choses, j'ai tâté de vos plaisirs, messieurs et dames, — c'est à désespérer du monde !

Désespérons donc... Ça aura le mérite de la netteté, ça simplifiera le tableau. Toutes les autres solutions, toutes les « solutions » que vous avez la lâcheté de vous proposer sont à peine des pis-aller, des tricheries.

Arrangez-vous pour être heureux, ou allez-vous-en. Soyez honnêtes, soyez vrais — ou suicidez-vous une fois pour toutes (sans esprit de retour).

Car *tout* est perdu.

On se moque de vous, on ridiculise un Dieu en votre présence et vous n'avez même plus envie de vous indigner, vous craignez un mouvement d'enthousiasme, vous vieillissez chaque matin, on rit de vous, les plus malins d'entre vous vous trahissent (sans joie) — et je vous trouve pour finir bouche bée devant une idole grotesque, un Prince à votre image.

Mais le peuple, un instant divisé, n'entend pas ce discours. Il préfère la sécurité de ce Tyran qui lui assure la matérielle, une position estimable et des plaisirs de tout repos.

Alors Alpha, découragé, prend la main du Tyran et tous deux clignent de l'œil :

 Tout est perdu si vous riez,
 Lecteur, c'est une histoire triste :
 On finit par s'agenouiller
 Devant des monstres qu'on méprise.

 Que tristement brille la vie
 Aux yeux de ceux qui l'ont trahie...
 Par faiblesse et par ironie,
 Nous renonçons au paradis.

Alpha n'a trahi qu'à moitié. Il n'est plus tout à fait un Ange. C'est peut-être un poète...

Une heure de lassitude, il prend la route, il quitte le monde. Qu'un autre essaie le Jeu de l'Ange.

Maintenant, tout est en ordre. Plus d'Ange sur la terre. Le livre se ferme :

On va lentement par les rues, le moindre passant rêve d'amour.

La nuit est pratique, confortable, close comme une salle de fête.

La foule y commence sa danse immobile.

Au-dessus d'elle brillent toutes les étoiles du monde.

Qui a jamais cru aux miracles ?

Rien ne se passe.

Il est Minuit d'une journée comme les autres — et le Printemps va commencer.

Je ne crois pas devoir insister sur l'ampleur de cette parabole.

Le Passage des Anges, c'est tout le drame de Périer : cette chasse, cette traque de la pureté, et puisque c'est une grande œuvre, beaucoup d'entre nous s'y reconnaîtront.

Nous sommes venus comme des Anges. Ah ! comment partirons-nous ?

Homme de chair et d'âme, médite, défends-toi, résiste à cette lente usure, et s'il le faut aussi :

Cache les rêves qu'on te donne
Et le nom d'ange que tu portes.

Périer trace sa vie à l'écart de ce qui est bas, et commode, et vulgaire. Le dernier livre qu'il ait publié, il lui donne pour titre : *Le Promeneur*.

Promeneur terrestre, promeneur citadin, mais par-dessus tout, promeneur du beau royaume, de la terre promise où se rencontrent les poètes, ceux qu'ils aiment et ceux qui les aiment.

Il dédie ce volume à la mémoire de sa mère en ces termes-ci :

« Il y a longtemps, me dis-tu, que nous n'avons parlé de toi. Ne me laisse rien ignorer de cette vie que j'aimais tant. La poésie... »

— Voici de cette poésie, qui est à toi, comme toujours. Je t'aime bien mieux que moi-même. Les hommes disent que je suis égoïste, triste, insensible. C'est qu'ils pensent que je vis seul. Notre secret est bien gardé, qui croirait que je suis heureux ? Me voici une fois encore devant toi, silencieusement, heureusement. Je chanterai quand tu voudras. Promenons-nous dans ton pays, dans le merveilleux paysage où tu ne vieillis plus depuis ta mort (de sorte que nous aurons un jour le même âge).

Bien plus tard je retrouverai une réalité plus simple, la couleur du ciel et des choses, le visage émouvant des hommes. Au revoir, au revoir. Mais non, je ne resterai pas longtemps, tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Au revoir.

Septembre 1925.

Il faut vivre aussi un peu sans les hommes. Périer s'y emploie et nous le dit dans une suite de pièces dont je vous propose deux extraits :

SANS LES HOMMES.

I.

Amour, je ne viens pas dénouer vos cheveux.
Déserte, toute armée, inutile étrangère,
Je vous laisse debout dans un peu de lumière
Et je garde ce corps pur et mystérieux.

Mais pardonneriez-vous ce merveilleux ouvrage ?
Vous perdez un trésor à suivre mon conseil.
— Comme une eau solitaire où descend le soleil
Renonce pour tant d'or aux plus beaux paysages,

Ainsi les mouvements, les ruses de la vie,
Ces faiblesses, ces jeux, cette douce agonie,
Vous n'en connaîtrez pas le redoutable prix.

Toute pure à jamais mais toute prisonnière,
Vous resterez debout comme un peu de lumière,
Sans vivre, sans mourir, dans les vers que j'écris.

V.

Que m'importe de vivre heureux, silencieux,
Un nuage doré pour maison, pour patrie.
Je caresse au hasard le corps de mon amie,
Aussi lointaine, hélas, et fausse qu'elle veut.

Qui êtes-vous enfin ? qui parle ? — et qui m'écoute ?
— Un homme vraiment seul entend battre son cœur.
Je cherche parmi vous les signes du bonheur :
Je ne vois qu'un ciel blanc, qu'une étoile de routes.

Vaste image de terre abandonnée au jour
Comme un jeune visage embelli par l'amour
Quelle grande leçon votre dessin me donne...

Silencieusement s'élève autour de moi
La plus douce lueur de vie, et cette voix
Merveilleuse, — la voix que n'attend plus personne.

« Un homme vraiment seul entend battre son cœur... »

Justement, n'est-ce pas cela qu'il ne faut point toujours entendre, parce que cela fait mal, parfois... Périer le sait qui eut le culte de la véritable amitié. Rien d'étonnant, assurément, qu'un être de cette nature eût beaucoup d'amis. Et pourtant, il était la réserve même, il ne se livrait qu'à bon escient.

Ce n'était point hauteur, ni vanité, mais simplement qu'il vouait à tout abandon une ferveur inestimable. Et quand il s'était confié, il devenait d'une terrible exigence. Qu'un ami le déçût ou répondît mal à ce qu'il attendait de lui, Périer en concevait une sourde rancune. Il ne ménageait rien, il devenait méchant.

Mais de quel charme aussi dut être cette amitié. L'esprit toujours alerté, vivant, aigu, Périer exerçait un rayonnement extraordinaire sur tous ceux qui l'approchèrent. Certains de ceux qui vécurent dans son intimité écrivirent tant que Périer fut là et ne tracèrent plus une ligne quand il disparut. Telle était son emprise, son étonnant pouvoir d'éveilleur de sources.

Périer, d'ailleurs, avait besoin d'amis. Mais dans ses poèmes, il part seul, il se risque lui-même,

frêle et démuni. Il a quelque chose à dire :
« ... On ne parle jamais qu'à son corps défendant
(malgré son corps) et surtout les poètes, pour
détacher de soi son désir, ou son regret, ou ses
ennuis, — pour se forcer à vivre — et c'est la seule
justification du langage (sa seule excuse). »

Excuse admirable vraiment quand le poème
s'élève comme celui-ci :

LA LIBERTÉ.

Le réseau des vivants, les rideaux du feuillage,
Balancés, soulevés par le vent des couleurs,
Forment, de bras dorés, de branches, de nuages,
Ce piège magnifique et fermé comme un cœur :
O monde couronné de visages qui brûlent
Je ne puis, je ne puis me déprendre de toi !
Je chasse tes oiseaux, tu fais un crépuscule
Ramenant avec lui leurs ailes sur mon toit ;
J'arrache le fruit vert à tes branches impures,
Je frappe tes enfants sur la bouche qui rit !
Mais déjà, par amour, je soigne leurs blessures,
Mais le fruit dans ma main se colore et mûrit...
— Tant d'hommes ! tant de corps oublieux de leur gloire,
Que tient dans ses genoux la triste douce chair,
Tant de lâches riant de n'avoir plus d'histoire,
Sous un ciel que saisit la danse des éclairs,
Mortels abandonnés aux caresses, mortelles
Oubliant un bras souple entre d'autres, laissant
Quelque bouche s'ouvrir au bord d'une plus belle
Et leur haleine errer au hasard d'un amant,
— O guirlande, O couronne argentée, haletante,
Tout le feu du plaisir et le sang des baisers,
Comme un chant, trop longtemps, d'une voix déchirante,
La merveille retombe en jouet d'eau brisé.

— Mais voici le départ, un éclat de fontaine,
La brume et la fraîcheur d'un fleuve en liberté,
Voici mon vrai chemin sans hommes, dans la plaine
Sans rives, sans secret que sa grande beauté...

Je connais un instant de puissance tranquille.
Une lune commence au bord de l'horizon,
Une rumeur de honte enferme au loin les villes,
Le paysage est là, j'entre dans sa maison.

Pour une nuit encore je suis libre ! L'air tremble
A peine, c'est qu'il forme une étoile de plus.
Les colonnes du soir montent toutes ensemble.
Le monde se referme et ne me connaît plus.

Périer écrit « pour supporter la terrible
clarté des choses... pour les réduire. »

D'autres fois, il dessine « pour rapprendre
quels mouvements fait un homme entre les
autres. » Il a fait de nombreux dessins qui rap-
pellent ses poèmes par la ténuité du trait et
l'harmonie des lignes.

Le théâtre aussi le tenta. La troupe du
Marais joua de lui, en 1925, une pièce : *Les
Indifférents* ou *On s'amuse comme on peut*. La
revue *Nord* publia une autre pièce, en vers celle-ci :
Pierre ou *Les Bûcherons*, qui n'est peut-être pas
du vrai théâtre, disait-il, mais du théâtre vrai.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, car
Périer avait sur la technique de la scène des
idées très personnelles et qui méritent l'attention.

Mais je m'en tiens aujourd'hui à sa poésie, à cette poésie qui m'enchanté par son lyrisme intérieur, sa ferveur contenue. J'y trouve une pudeur qui répugne à l'étalage complaisant, aux cris ostentatoires. La confiance parle mieux au cœur et c'est avec le cœur qu'il faut se pencher sur cette œuvre. Périer fut un grand passionné, un grand sentimental. Son intelligence si lucide ne l'a jamais desséché.

Ce ton de confiance, cette voix toujours un peu en deçà d'elle-même empêchent-ils la grandeur?

Vous allez entendre un poème, le plus vaste, à mon sens, que Périer ait écrit. Quelques strophes ont suffi pour qu'une destinée s'y trouve prise au piège. Elle y tremble encore, émouvante comme une feuille, un regard, une main qui s'abandonne. C'est la destinée de Périer, la nôtre aussi, peut-être.

Ecoutez la *Route* : on y parle de vous :

LA ROUTE.

Cette paix merveilleuse et triste, cette étoile,
Le navire des nuits portant toute sa toile,
Et ces chants dérobés...
Comme un homme égaré dans sa haute demeure
Je porte parmi tous les secrets de cette heure
Des pas désespérés.

Je laisse aller de moi les plus tendres images,
Je change de chemin, de pays, de langage,
— Hélas, j'ouvre les yeux, je retrouve en pleurant
Cette rue où descend du ciel la douce lie,
Un air de poésie,
Les mains de mon amour et la couleur du temps...

Le même homme toujours, et le même mystère
D'admirables élans de joie ou de colère,
Projets et souvenirs...
Quand serai-je assez fort pour me taire, pour vivre
Sans masques et sans livres ?
— Paysage ou miroir, pour ne pas vous mentir ?

— Mais il faut achever un édifice d'ombres
Récolter un trésor au milieu des décombres
Ou s'y perdre à genoux...
Je n'aurai pas vécu, mon œuvre est inhumaine !
Je vous tiens les poignets, j'écoute votre haleine,
Amour, passant amour, que ferais-je de vous ?...

Chaque journée est plus émouvante et nouvelle...
Mais pourquoi cueillez-vous ces roses, ces mortelles ?
Qu'espérez-vous laisser ici de plus vivant ?
— Gardons-nous d'abîmer la divine Figure !
Qu'en notre absence soit toute chose aussi pure,
Toute chose aussi belle et triste qu'à présent ;

Que je puisse remettre entre tes mains très sages
Une existence unie, intacte, à ton image ;
Que ta création, mon Dieu, ne porte pas
La trace de ce corps ardent et délectable,
De ces pas, au hasard, égarés sur le sable,
Ces pas désespérés, cette chute, — et ces pas...

Par une sorte de prémonition, Périer a remis son existence à Dieu, Dieu qui lui resta inconnu, car Périer n'eut pas la grâce de croire.

Eut-il conscience d'une fin prochaine ? Il y a dans ses livres des vers troublants :

Je ne chanterai pas très haut, ni très longtemps...
.....
Le monde se referme et ne me connaît plus...

Et la dédicace du *Promeneur* disait : « Mais non, je ne resterai pas longtemps, tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Au revoir. »

Au début de 1928, Périer est très malade.

Un enfant va lui venir qu'il attend avec une impatience angoissée parce qu'il veut le connaître. « Ce sera un fils, disait-il, il s'appellera Olivier. »

Le 22 février 1928, à vingt-sept ans à peine, meurt Odilon-Jean Périer.

Quelques jours plus tard, sa femme met au monde un enfant.

C'est un fils, il s'appelle Olivier...

Eric de Haulleville écrit : « Le destin de Périer fut rapide et empreint de cette netteté éblouissante de la neige dont il voulait que toute chose présentât l'aspect. Il aura accompli les trois choses que peut accomplir un homme (il

voulait que chacun en réalisât au moins une) :
une vie exemplaire, une œuvre de chair, une
œuvre. »

La mort, trop bien armée, réussit à nous
ravir Odilon-Jean Périer. Ce fut un instant de
vide, et comme si le monde perdait soudain un
point sûr de résonance. Mais sa voix est à jamais
fixée dans ses livres. Voici son visage ironique
et tendre, et grave, et si pareil à la vie...

J'ai fait d'Odilon-Jean Périer le meilleur
de mes amis invisibles. Ce serait ma belle récom-
pense s'il pouvait aussi devenir le vôtre.

Et cette heure a gagné tout son poids s'il
s'est fait à quelque instant au milieu de vos
cœurs assez de paix tranquille, assez d'intimité
fervente pour qu'Odilon-Jean Périer ait pu, ce
soir, y accomplir la merveille, le miracle de sa
présence.

C'est le seul démenti que j'eusse aimé
infliger à Périer quand il écrivit ce vers :

Les poètes sont seuls au monde.

Janvier-Mars 1937.

BIBLIOGRAPHIE D'ODILON-JEAN PÉRIER

POÉSIE.

Le Combat de la neige et du poète. 1920. Hors commerce.

La Vertu par le chant. 1921. Oscar Lamberty, éditeur.

Notre Mère la Ville. 1922. Editions du « Disque Vert ».

Le Citadin. 1924. Chez l'auteur, 50 rue Defacqz, Bruxelles.

Le Promeneur. 1927. N. R. F. Collection « Une Œuvre, un Portrait ».

PROSE ET VERS.

Le Passage des Anges. 1926. N. R. F.

THÉÂTRE.

Pierre ou Les Bûcherons. 1926. Dans la revue *Nord*, premier cahier, avril 1929.

* * *

Sous le titre *Les Poèmes d'Odilon-Jean Périer*, les Editions des Artistes, Bruxelles, ont publié l'œuvre poétique complet d'Odilon-Jean Périer (sauf le *Combat de la neige et du poète*). Cette édition comporte en outre deux poèmes, la *Visite* et la *Maison de Verre*; elle est illustrée de six lithographies originales d'Albert Crommelynck.

* * *

Dans un numéro spécial de juin-juillet 1933, la revue *Sang Nouveau* a publié des inédits d'Odilon-Jean Périer présentés par Eric de Haulleville. Ces inédits comportent : *Les Mains vides*, aventure, achevé à Bruxelles, le 11 mai 1923; *Comme vous et moi*, divertissement en un acte, daté « Bruxelles, le 1^{er} décembre 1925 » et *Lettre ouverte à propos d'un homme et d'une ville*, *Le Zoute*, 23 février 1927.

PHILOSOPHY OF SCIENCE

The first part of the book is devoted to a discussion of the philosophy of science. It begins with a chapter on the philosophy of language, which is followed by a chapter on the philosophy of logic. The third chapter is on the philosophy of mathematics, and the fourth is on the philosophy of physics. The fifth chapter is on the philosophy of biology, and the sixth is on the philosophy of psychology. The seventh chapter is on the philosophy of sociology, and the eighth is on the philosophy of history. The ninth chapter is on the philosophy of art, and the tenth is on the philosophy of religion. The book concludes with a chapter on the philosophy of ethics.

The second part of the book is devoted to a discussion of the philosophy of science. It begins with a chapter on the philosophy of language, which is followed by a chapter on the philosophy of logic. The third chapter is on the philosophy of mathematics, and the fourth is on the philosophy of physics. The fifth chapter is on the philosophy of biology, and the sixth is on the philosophy of psychology. The seventh chapter is on the philosophy of sociology, and the eighth is on the philosophy of history. The ninth chapter is on the philosophy of art, and the tenth is on the philosophy of religion. The book concludes with a chapter on the philosophy of ethics.

The third part of the book is devoted to a discussion of the philosophy of science. It begins with a chapter on the philosophy of language, which is followed by a chapter on the philosophy of logic. The third chapter is on the philosophy of mathematics, and the fourth is on the philosophy of physics. The fifth chapter is on the philosophy of biology, and the sixth is on the philosophy of psychology. The seventh chapter is on the philosophy of sociology, and the eighth is on the philosophy of history. The ninth chapter is on the philosophy of art, and the tenth is on the philosophy of religion. The book concludes with a chapter on the philosophy of ethics.

The fourth part of the book is devoted to a discussion of the philosophy of science. It begins with a chapter on the philosophy of language, which is followed by a chapter on the philosophy of logic. The third chapter is on the philosophy of mathematics, and the fourth is on the philosophy of physics. The fifth chapter is on the philosophy of biology, and the sixth is on the philosophy of psychology. The seventh chapter is on the philosophy of sociology, and the eighth is on the philosophy of history. The ninth chapter is on the philosophy of art, and the tenth is on the philosophy of religion. The book concludes with a chapter on the philosophy of ethics.

The fifth part of the book is devoted to a discussion of the philosophy of science. It begins with a chapter on the philosophy of language, which is followed by a chapter on the philosophy of logic. The third chapter is on the philosophy of mathematics, and the fourth is on the philosophy of physics. The fifth chapter is on the philosophy of biology, and the sixth is on the philosophy of psychology. The seventh chapter is on the philosophy of sociology, and the eighth is on the philosophy of history. The ninth chapter is on the philosophy of art, and the tenth is on the philosophy of religion. The book concludes with a chapter on the philosophy of ethics.

Achévé d'imprimer le 30 janvier 1939

PAR

LES ANC. ETABLIS. D'IMPRIMERIE TH. DEWARICHET

J., M., G. et L. Dewarichet, Frères et Sœurs

(Société en nom collectif)

Rue du Bois-Sauvage, 16, Bruxelles.

16696



